

Jacqueline

Paris

Fin de printemps très animée. En attendant le grand Renoir, qui débutera le 16 mai au Grand Palais, on peut prendre l'apéritif à la Galerie Waring Hopkins. Celle-ci expose en effet une trentaine de dessins et pastels du maître jusqu'au 28 juin. Il y a là des curiosités des débuts, quelques horreurs de la fin et surtout des esquisses pour les «Grandes Baigneuses» de 1883-85.

Ceux que rebuteraient *Les Immatériaux* que proposent au cinquième étage de Beaubourg une équipe de savants et de lettrés (cela dure de toute manière jusqu'au 15 juillet et nous y reviendrons le mois prochain) pourront se rassurer en rejoignant **Albert Marquet** à la Galerie de la Présidence. Ils y découvriront, jusqu'au 30 juin, trente tableaux, dont certains sont excellents, des pastels et des dessins. Quelques jours après le vernissage, le visiteur notait déjà une varicelle de points rouges sur les cadres dorés. Marquet reste un «placement de père de famille» même s'il vaut parfois bien mieux que cela...

Au rayon «curiosités», il faut avoir vu, en jouant des coudes si nécessaire, **Jan Junca** à la Galerie Jean-Pierre Lavignes. Retraité, Junca a appris le trompe-l'œil dans les coulisses de théâtre et l'architecture dans un bureau industriel. Il applique aujourd'hui ses connaissances pour établir les maquettes exactes des vieilles maisons de Paris qu'une incursion séculaire voulue, pour une bonne part, à la pioche. On ne peut que regretter la dispersion de ces petites merveilles, visibles en bloc fin juin.

La Nouvelle Biennale de Paris

«Ce sera l'événement de l'année.» Ce n'est pas moi qui parle, mais le dossier de presse. Tout a en effet été mis en œuvre pour assurer le prestige de cette manifestation. On a tout d'abord «réhabilité», comme on dit aujourd'hui, un lieu superbe puisqu'il s'agit de la «halle aux bœufs» de la Villette, construite sous le Second Empire par Jules de Mérindol. Le Ministère de la culture et la Ville de Paris ont enfin réussi à se mettre d'accord pour signer un chèque qu'on évalue entre 10 et 27 millions de francs français (1). Dame! Pour

Keith Haring peignant les murs de la Biennale (Paris).



damer le pion à Venise et à Cassel, il fallait mettre le prix.

Ce dernier ne se mesure pas qu'en argent. Il exigeait le prestige. Autrement dit des «noms». Du coup, la sélection nationale a disparu, tout comme la limite d'âge des exposants. A 35 ans, on a peu de chance d'être aussi célèbre que Hockney, Michaux, Tinguelou ou Tapies. Et c'est eux qu'il fallait pour attirer les quelque 200.000 visiteurs convoités (et convoyés) jusqu'à la Porte de Pantin.

Peu de ces invités d'honneur sont Français. Bien sûr, le star-system de la «nouvelle biennale» laisse une place à Blais, di Rosa et autres tenants de la non moins «nouvelle figuration». Mais, s'il faut trouver un axe à l'ensemble, celui-ci renouerait avec un accord qui a fait ses preuves en politique. C'est l'axe Rome-Berlin. D'un côté, il y a Immendorf (avec son énorme sculpture «Porte de Brandebourg»), Baselitz (un mur entier) et Kiffer. De l'autre, on retrouve Cucchi, Clemente, Pistoletto et Chia. Les Français, d'après les mauvaises langues, souhaiteraient qu'on leur renvoie l'ascenseur à la Biennale de Venise et à la Dokumenta...

Dominants, les arts plastiques ne sont pas les seuls à figurer sur les quelque 20.000 mètres carrés d'un espace lumineux et bien compris. Si Jules de Mérindol est bien le triomphateur 1985, il n'y en a pas moins une section «architecture contemporaine». Vingt-quatre réalisations, dont trois suisses, ont été choisies avant de se voir commentées, sur tableau noir, par un journaliste d'«Actuel» (c'est mode) et une consœur (pour faire équitable). On note également une importante section «son». Non seulement des cabines orange, type «container», ont été livrées aux artistes mais il y a (eu) des concerts et diverses manifestations scéniques.

Bref. Le menu est riche. Mais la cuisine reste résolument internationale. Donc sans grandes surprises. (Halle de la Villette, jusqu'au 21 mai.) (1) 10 pour la Biennale, 17 pour la «réhabilitation».

James Tissot

Il se nommait Jacques-Joseph. Mais, dès 1859, ce Nantais choisit de s'appeler James. Prémonition? Il fera en tout cas le meilleur de sa carrière à Londres où il vécut de 1871 à 1882. Et, aujourd'hui, ce sont

les Anglo-Saxons qui «poussent» ses toiles à coups de gros chèques. «Banc dans un jardin» n'a-t-il pas été adjugé il y a deux ans pour la somme aberrante de 561.000 livres?

Certes, James Tissot avait l'étoffe d'un peintre. Mais lui préféra toujours l'étoffe d'une toilette. Le «rendu», visiblement, le préoccupe et il finit par lui sacrifier le tableau, lisse comme une porcelaine. Après des débuts «gothiques», il a pourtant donné vers 1865 des toiles proches de celles de son ami Degas. Mais il s'est vite empêtré des compositions sentimentales et désuètes qui jouent beaucoup de la robe Directoire ou du costume George III.

Chroniqueur de la «modernité» parisienne puis londonienne, Tissot n'en réussit pas moins certaines compositions comme «Chut» ou «Le Bal à bord». Dans ces toiles, il se noue d'élégantes idylles qui annoncent les mélodramas de la Metro-Goldwyn Mayer: de jolies larmes sur des visages de la bonne société. Car, s'il est le peintre du mélodrame (que d'idylles et de séparations chez Tissot!), il sait toujours le situer dans «le monde». Pas dans le Londres misérable du temps de Victoria...

L'exposition Tissot vient de Londres où Anne Cendre l'avait vue. Il y a ici quelques changements mais on reste discret sur la dernière période, d'un mysticisme très sulpicien. La présentation du Petit Palais est amusante. Elle appelle des plantes vertes. Elles sont là. On aurait souhaité des bancs blancs. On les a trouvés. Il ne manque qu'un salon de thé. Il eut été parfait pour déguster la musique de Saint Saëns qui nappe l'intelligent audio-visuel de Thérèse Burolet. (Petit Palais, jusqu'au 30 juin.)

Les meilleures publicités

Le Club des directeurs artistiques présente au Musée de la publicité de Paris la sélection des «meilleurs crus» de l'année 1984 par des «créatifs» de la publicité, et explique au public le fonctionnement de la machine publicitaire. Chaque média est représenté: télévision, cinéma, magazine, presse quotidienne, affichage, publicité sur le lieu de vente, emballage...

Les meilleurs travaux de l'année ont été sélectionnés par des jurys de créatifs élus par leurs pairs au sein du Club des directeurs artistiques. Ce club est une association qui regroupe les professionnels de la communication publicitaire.

Pour échapper à un ton trop didactique, l'exposition prend la forme de programmes vidéo où le public découvre sur petit écran les coulisses des agences publicitaires: la définition des campagnes, la fabrication des annonces, le tournage des films publicitaires, etc. L'accent est particulièrement mis sur la publicité audiovisuelle, puisqu'une fois par semaine le musée offre aux étudiants des écoles spécialisées dans la publicité et la création publicitaire la possibilité de fabriquer sur place un vrai spot de pub.

La Cinémathèque présentera en outre la sélection primée des meilleurs films publicitaires 1984. (Musée de la Publicité, jusqu'au 9 juin).

Shirley SUCKOW



Portrait de Mrs. Newton, par James Tissot (Paris).

Dijon

Pas besoin de prétexte pour visiter Dijon, qui demeure l'une des plus belles villes de France. Mais on note en ce moment deux expositions intéressantes. Nous ne nous attarderons pas sur la première, consacrée aux *Figurines en terre cuite de la Gaule romaine*. Ultimes versions des tanagras grecques, elles ont été modélées entre le premier et le troisième siècle. On en a ici rassemblé trois cents, prêtées par quarante collections publiques et privées. Elles paraissent un peu serrées au dernier étage du Musée archéologique, surtout si l'on pense au grand vide de l'admirable dortoir gothique situé

(suite au verso)

Choix extraordinaire de

LUMINAIRES ANCIENS ET 1900

G. SCHELLER

47, rue de Lyon, Genève
Tél. 45 85 00 - 34 26 28

306.718 X